

# du haut d'un clocher ligueil



Dans une Seigneurie qui fut la demeure des barons de Ligueil, Michel Guignaudeau, Monsieur le Maire, a le privilège de régner sur l'une des plus pittoresques mairies d'Indre-et-Loire.

*Située au fond d'une cuvette où l'Esves se dédouble en plusieurs bras,  
sur l'ancienne route d'Espagne  
qui lui valut de recevoir des personnages de haut-rang,  
l'ancienne place-forte de Ligueil, ravagée par les excès des Guerres de Religion,  
n'a conservé que deux vestiges de son riche passé.  
Deux vieux logis de tuffeau, dont la remarquable Seigneurie,  
devenue l'un des plus pittoresques hôtels de ville de Touraine,  
où Michel Guignaudeau, un maire particulièrement passionné par sa cité,  
échafauda de nombreux projets, dont celui d'une rue piétonne.  
Une initiative encore audacieuse pour une commune de 2 600 âmes qui,  
il y a seulement vingt ans, n'était qu'un gros bourg rural.  
Depuis, la commune s'est urbanisée et équipée,  
prenant un caractère de semi-urbanité, avec sa zone industrielle,  
son centre social, son gymnase, sa piscine, ses supermarchés...  
C'est ce Ligueil des années 80 que nous vous présentons dans ces pages largement illustrées,  
non sans avoir au préalable évoqué quelques images du passé,  
de ce début de siècle ligolien que le docteur René Coursault,  
natif du pays et auteur d'une « Histoire de la Touraine »,  
paru en 1980 aux éditions Maisonneuve et Larose,  
nous restitue autour de quelques cartes postales délicieusement rétro.*

## Le marché à Ligueil au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle

Le jour de marché à Ligueil était déjà le lundi et chaque premier lundi du mois, c'était la foire. Ce jour-là, certains jardiniers de Beaulieu arrivaient dans leur carriole bâchée, tirée par un cheval, pleine de légumes. Il y avait aussi des gens de la campagne venus vendre leurs denrées, qu'ils étalaient sur la place de la Seigneurie. Dans de gros paniers ronds en osier ou sur des charriers, ils offraient des légumes variés : pommes de terre, carottes, navets, poireaux, céleris, choux, oignons, ails et échalotes ; quelques fruits aussi. Surtout de gros melons durant l'été. On trouvait encore, en automne, d'énormes citrouilles avec lesquelles on faisait une soupe onctueuse.

Les marchands se tenaient debout ; ils posaient les bottes de radis ou les salades à la pièce mais ils pesaient certains légumes avec un peson à ressort ou une balance volante. Ce marché avait aussi un autre genre d'animation, celle des cocasiers qui achetaient les œufs et les froma-

ges. Devant la maison Lebec se trouvaient deux revendeurs assez corpulents : l'homme en casquette et la femme au gros chignon sur la tête. Ils avaient une sacoche de cuir qui pendait entre leurs jambes, d'où ils extirpaient les billets et pièces destinés à payer les fermières qui venaient apporter œufs et fromages de chèvre dans des paniers noirs à couvercle et à anses croisées. Ces denrées étaient rangées sur de la paille dans de grandes caisses rectangulaires à claire-voie qu'on entassait les unes sur les autres. Tout cela partait vers Tours ou Châtellerault. Il en était de même des lapins qu'on tenait par les oreilles et des poulets qu'on portait par les pattes, la tête en bas.

Dans le deuxième quart du XX<sup>e</sup> siècle, on ne voyait plus beaucoup de bonnets tourangeaux. Pourtant certaines femmes de la campagne, ayant atteint l'âge mur, en portaient encore les jours de marché. Les jours de foire, on amenait des bêtes à cornes sur la place du Champ-de-Foire (où il

y avait autrefois l'ancien cimetière). On vendait et on achetait surtout des bovins, mais parfois des moutons et des porcs. Les chèvres et les « biquons » mêlaient leurs plaintes grêles aux meuglements intermittents des bœufs ou des vaches. A cette époque le commerce portait surtout sur les veaux engraisés de lait et de son pour la vente aux bouchers. Les bêtes amenées depuis les fermes des environs étaient attachées à des barres de fer et stationnaient là plusieurs heures depuis le matin jusqu'à midi.

La vente des chevaux prenait plus d'importance, car le cheval exigeait plus de soins et le paysan y était plus attaché. C'était lui qui peinait pour les labours, tandis que son maître tenait les mancherons de la charrie, c'était lui qui tirait sur le tombereau rempli de fumier, qui ramenait les foin ou les moissons. Bien plus, il était le fidèle compagnon qu'on attelait à la carriole pour aller au marché. Enfin cet animal, qui ne mangeait que du foin et de l'avoine, ne

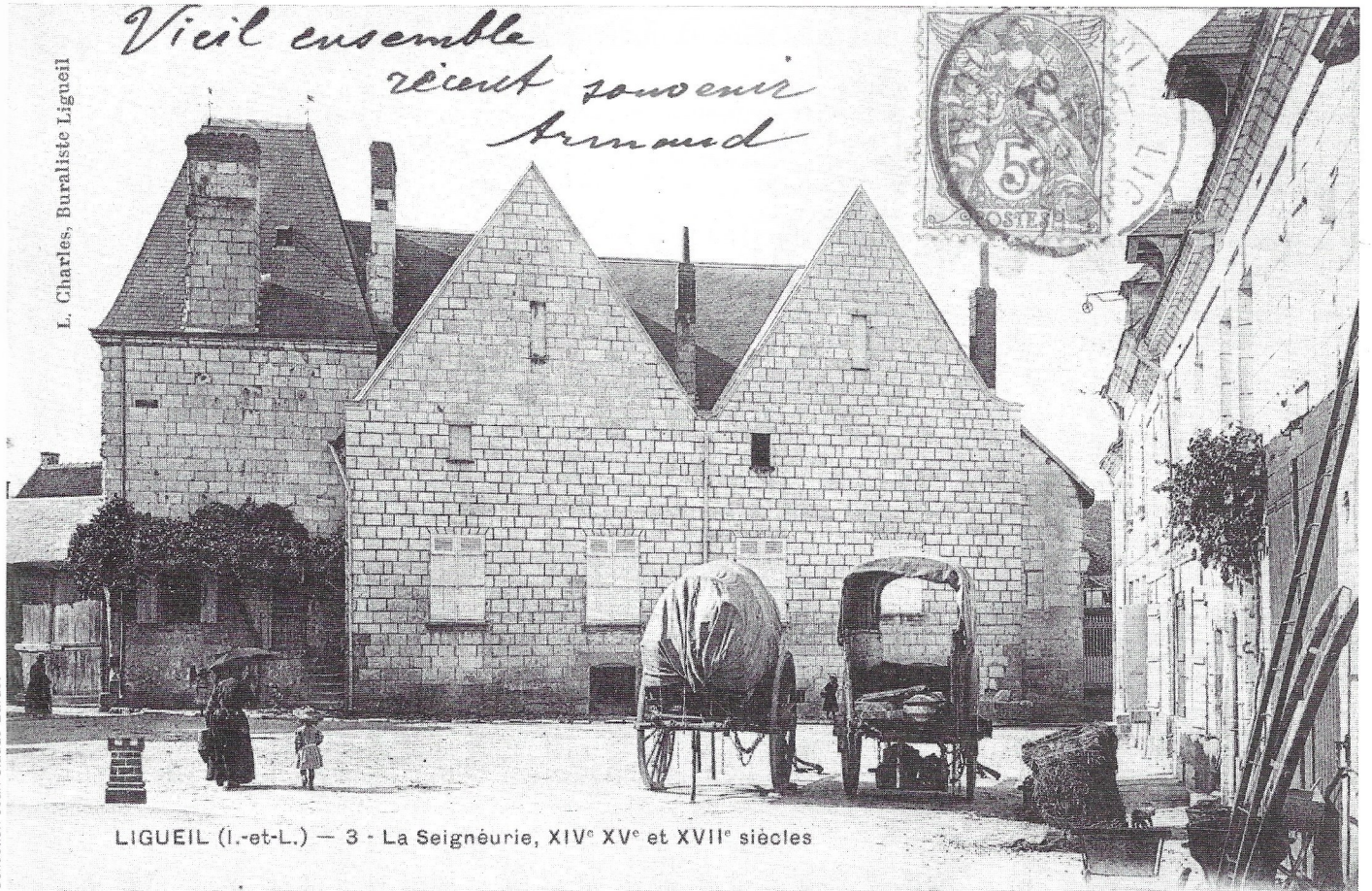


En 1900, on recensait à Ligueil un curé et un vicaire, deux médecins, deux pharmaciens, deux notaires, quatre instituteurs et quatre institutrices, quatre boulangers, un pâtissier, quatre bouchers et un charcutier, huit épiciers, trois bourelliers, trois charpentiers, trois charrons-forgerons, deux couvreurs, trois ferblantiers, cinq maréchaux-ferrants, six menuisiers, trois peintres, cinq quincailliers, sept sabotiers, deux serruriers, deux tonneliers, un marchand de chaux et ciments, un entrepreneur de travaux, deux plâtriers, trois meuniers et marchands de grain, un tanneur, trois teinturiers, cinq marchands de chaussures, un cloutier, trois coiffeurs-perruquiers, cinq couturières, quatre marchands de laine, quatre modistes, huit marchands de nouveautés, deux tailleurs, trois marchands de parapluies, un coutelier, un cordier, deux chiffonniers, un marchand de chevaux, un vétérinaire, deux messagers, cinq jardiniers...

Collection Jean-Claude Bardot

L. Charles, Buraliste Liguéil

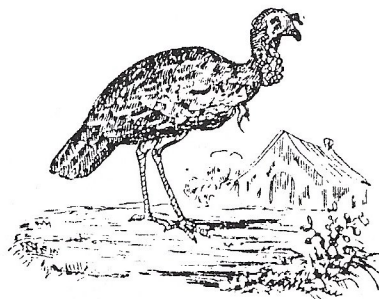
*Vieil ensemble  
récent souvenir  
Arnaud*



LIGUEIL (I.-et-L.) — 3 - La Seigneurie, XIV<sup>e</sup> XV<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles

*Le nom de cette antique bâtisse, la Seigneurie, évoque l'époque féodale. Sa façade s'étale entre une tour ronde arasée et un petit pavillon polygonal. Ce logis fut la demeure du baron de Liguéil, doyen de la collégiale Saint-Martin de Tours et la résidence de son receveur des dîmes et octrois. La petite place où subsiste ce vestige du riche passé ligolien fut non seulement le cadre du marché alimentaire mais aussi de nombreuses fêtes. Une placette qu'aimait beaucoup Jacques-Marie Rougé (1873-1956), natif du pays, auteur de très bons ouvrages consacrés à la Touraine. Ouvrages historiques, ethnologiques, folkloriques et touristiques. C'est lui qui créa à Loches, le musée du Terroir.*

buvant que de l'eau, était brossé, peigné et étrillé : c'était le plus proche de tous les animaux. Comme pour le chien, il y avait une entente entre le cheval et son maître qui l'appelait d'un nom familier : Pompon, Bijou, Peschard... Pour négocier un cheval avec un maquignon ce n'était pas toujours chose facile ; il y avait beaucoup de discussions. Le maquignon en chapeau et blouse bleue faisait courir la bête en claquant son fouet, vantait ou dépréciait la marchandise selon qu'il s'agissait d'acheter ou de vendre. Le paysan rusé et qui tenait à son argent discutait sur les qualités de la bête : il acceptait rarement une première proposition. L'acheteur haussait les épaules, criant que le prix était exagéré, puis faisait mine de s'en aller. Après un certain nombre de palabres, le vendeur ayant baissé ses prétentions, l'affaire finissait souvent par être conclue. Alors les négociateurs se tapaient mutuellement dans la main et on allait au cabaret le plus proche boire ensemble un verre de vin blanc. Il ne restait plus qu'à verser l'argent et à emmener la bête. Toutes ces foires faisaient beaucoup de



remue-ménage car l'argent encaissé par les paysans était en partie dépensé en achats utiles : vêtements, quincaillerie, vannerie et articles divers. Les uns étaient trouvés sur place chez des marchands ambulants qui étalaient leur camelote sur des tréteaux et sous des tentes. Et l'argent de la vente des canards, des pintades ou des oies était converti en bimbeloterie, vêtements de travail, casseroles ou paniers... Les commerçants du village qui avaient presque tous leur boutique sur la grand'rue recevaient aussi la visite des paysans depuis le grainetier jusqu'au ferblantier. Il y avait jusqu'aux filles qui ache-

taient des articles de toilette et des friandises alors que les garçons tiraient à la carabine sur des pipes ou des cartons et allaient se rafraîchir le gosier au café Saint-Martin ou au Commerce. Les jours de foire les riches paysans se retrouvaient volontiers pour déjeuner dans les hôtels de la Poste, du Croissant, du Colombier... On y cassait la croûte avec de la cochonnaille, une fricassée de poulet ou un haligot de mouton, une chicorée arrosée d'huile de noix et un fromage de chèvre... le tout accompagné d'un bon vin rouge de pays, d'un café et d'un eau-de-vie. Bien entendu, on profitait de ces jours libres pour aller consulter médecin, notaire ou marchand de biens. Puis les paysans et les paysannes s'en retournaient dans leur carriole jusqu'à leur ferme éloignée de quelques kilomètres. La carriole était moins remplie qu'à l'aller mais les poches étaient mieux garnies. C'était le plus souvent une bonne journée.

**René Coursault, 1986**

## Le modernisme à Ligeuil en 1925

La ville de Ligeuil, à cette époque, était un chef-lieu de canton dépendant d'un environnement agricole qui se manifestait par le marché hebdomadaire du lundi et par les foires périodiques. Dans le monde rural, les méthodes de culture n'avaient pas beaucoup évolué depuis le XIX<sup>e</sup> siècle et le mode de vie des habitants de la ville de Ligeuil restait lui aussi traditionnel. Cependant les progrès de la technique avaient pénétré plus ou moins la petite cité.

Depuis la fin du siècle précédent, à la suite de l'installation des chemins de fer départementaux, Ligeuil possédait une gare et deux lignes de chemin de fer, l'une allant du Grand-Pressigny jusqu'à Loches, l'autre de Ligeuil à Esvres, où on changeait de train, en abandonnant la petite ligne pour la grande ligne de Châteauroux à Tours. Pour accéder à ce train, on prenait à la gare de Ligeuil un ticket pour l'une des trois classes qui se distinguaient surtout par le rembourrage des sièges (ceux de troisième classe étaient dits « en noyaux de pêche »). La locomotive était à vapeur et il n'était pas rare de recevoir dans les yeux des « escarbilles » si on avait l'imprudence de mettre

la tête à la portière. Les wagons comportaient des banquettes en vis-à-vis, avec portière de chaque côté : l'hiver on allumait des « pétoches » et on glissait de longues bouillottes de métal sous les pieds des voyageurs. Les habitants de Ligeuil pouvaient donc facilement se rendre à Loches et à Tours.

Rares, en effet, étaient les véhicules modernes, les paysans venant au marché dans leurs carrioles à chevaux. On commençait pourtant à voir circuler des automobiles. A l'époque, on achetait l'essence (en bidons et en caisses) et l'huile de moteur dans une épicerie coopérative. Et, bien que les dépannages fussent faciles, on avait recours au mécanicien pour les réparations des chambres à air et des pneus qui les recouvraient. Les routes étaient en effet parsemées des clous de fers à chevaux ou même de sabots.

Si les hommes étaient presque seuls à conduire, il y avait cependant quelques femmes. C'est ainsi que, certains jours, on voyait arriver en ville, dans sa « Torpédo », l'intrépide Mlle Gerbidon, qui habitait à la Tourmellière : l'allure altière, elle avait une chevelure bien tirée, une canne et des



La mairie de Ligeuil, datant des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles (mais remise au goût du jour à diverses époques) mérite la visite. Un véritable musée rétro ! Dans l'entrée, sont accrochés les portraits officiels de douze de nos présidents de la République (Deschanel, Auriol, Giscard...). Le couloir central est quant à lui doté de ce moulage de Louis-Napoléon Bonaparte. Plusieurs vieux casques de pompiers y sont aussi exposés. Le bureau du maire est de la même veine.



Relié depuis 1885 à Loches et à Esvres (en direction de Tours) par un chemin de fer départemental, Ligeuil connaissait au début du siècle une belle animation. Fondé en 1869, l'hospice cantonal était alors la fierté des Ligoliens. A deux pas du centre-bourg, cet établissement jouit d'un fort beau site, au bord de l'Esves. Le vieux lavoir que la commune inaugura en 1875 a été récemment restauré.

gants. Les voitures étaient alors assez bruyantes avec leurs « trompes » et leurs « klaxons » avertissant les passants. Mais l'événement le plus important, car il intéressait une grande partie de la population, fut l'installation de l'électricité. Les ouvriers avaient planté des poteaux pour soutenir les fils « électriques » et on avait construit un transformateur contre l'église Saint-Martin. En allant de la maison à l'école, nous ramassions des bouts de fils de cuivre et c'est, sans doute, cette fascination pour l'électricité qui motiva pour moi l'achat d'un transformateur et d'un moteur à induction, compatible avec le « Meccano », jeu de construction métallique bien connu.

Le curé de Ligueil, M. Drouault, ne fut pas de ceux qui boudèrent l'électricité. Il fit installer des ampoules électriques dans l'église et notamment à l'intérieur du grand lustre de cristal qui pendait au milieu de la nef. C'était une fête et il prenait plaisir à faire varier les jeux de lumière au milieu des cérémonies religieuses alors agrémentées par l'harmonium et les chœurs des « enfants de Marie », ou même par l'orgue. Il faut dire qu'à cette époque l'électricité était une innovation. En effet, les rues de Ligueil, les soirs d'hiver, n'étaient pas éclairées et les enfants étaient effrayés, en plus, par les aboiement des chiens. L'électricité fut le facteur décisif de l'abandon des lampes à pétrole et des petites lampes « Pigeon ».

Mais la facilité des transports, la découverte de l'électricité ne résumaient à eux seuls la lancée dans le modernisme. L'information par le son ou par l'image faisait aussi son apparition. Sur la petite place centrale de Ligueil (où existait une fontaine), on découvrait dans les boutiques des choses nouvelles. On remarquait notamment la boutique du monsieur Richer, marchand de drap, située entre le logis d'un tailleur et d'une modiste et le magasin Fleury. A vrai dire, ce vieux monsieur à barbe blanche passait son temps à écouter un phonographe. On le voyait, depuis la rue, penché près du pavillon de son appareil en forme de grande corolle. Il était en extase devant son phonographe qui diffusait d'une voix nasillarde des airs d'opéra.

Tout près de là, à la pharmacie Bigeault - remarquable par les deux grands flacons colorés de sa vitrine -, on trouvait des plaques pour photographie « Lumière et Jouglas ». Seuls des amateurs éclairés s'exerçaient alors à la photographie, en particulier monsieur Philippe Rondeau dont la silhouette était bien connue à Ligueil. Dans le jardin de la maison Lebec (actuellement la Roselière), il vint prendre un jour quelques clichés. L'appareil consistait en une petite chambre en bois posée sur un pied : un voile noir, placé derrière l'appareil, permettait de voir l'image sur un verre dépoli et de la cadrer ; ensuite, on installait la plaque. Enfin l'opérateur, ayant réglé l'objec-

tif, vous invitait à sourire avant d'appuyer sur le déclencheur.

Ce même personnage, issu d'une ancienne famille de Ligueil, avait fait construire une maison dans le quartier de la Rivière. Depuis le centre de la ville, on y arrivait après être passé notamment devant la maison Rougé - où vivait la mère du folkloriste Jacques-Marie Rougé - (actuellement la Poste) et devant la maison Gillet (le promoteur des fours à chaux)...

Dans la maison de monsieur Rondeau on pénétrait dans un vestibule et, en face, il y avait son bureau-bibliothèque donnant

sur le jardin. Là, sur une petite table était installé un poste de T.S.F. (télégraphie sans fil) : petite boîte en ébonite surmontée de lampes argentées et de selfs où passait un courant électrique. Et, par le haut-parleur, on entendait distinctement à 18 h le carillon de Westminster, puis des paroles un peu grêles et une musique qui venait de la très lointaine Angleterre. Ainsi, déjà en 1925, on possédait à Ligueil des témoins de toutes les techniques qui allaient transformer la société.

René Coursault, 1986



Dessin Pierre Giovanetti

## Un peu d'histoire

Ligueil (du nom celtique romanisé Luggogalus) était une bourgade située dans une cuvette, à proximité de l'Esves, dont les trois affluents sont l'Estrigneul, le Ligoire et la Riolle. La cité repose sur un socle carbonifère recouvert au jurassique par la mer qui a donné, au turonien, la craie marneuse, le tuffeau, la craie, les argiles à silex, le calcaire lacustre et les faluns.

Plusieurs illustres personnages passèrent à Ligueil, dont Philippe-Auguste, en 1214, qui logea au château bâti à la fin du X<sup>e</sup> siècle par Foulques Nerra. Ce castel était entouré de solides murailles autour desquelles existaient des fossés alimentés par les eaux de la fontaine de la Cuve. Saint-Louis et Louis IX séjournèrent aussi dans la cité. Lors des Guerres de Religion, les protestants assiégèrent la bourgade avec une férocité explicable par le fait que la ville dépendait, à titre de baronnie, de la collégiale Saint-Martin de Tours. En 1562, ils incendièrent la nef de Saint-Laurent, puis effondrèrent la voûte à trois nefs de Saint-Martin, avant de tuer de nombreux Ligoliens. La ville fut reprise par les habitants qui crevèrent les yeux au pasteur huguenot et le firent périr sur un bûcher. Les fortifications de la Ville cessèrent d'être entretenues à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle.

## Le nouveau visage de Ligeuil

Pas même une enseigne ! Tout juste une plaque de licence et deux mots peints sur la façade : « Chez Nestor ». Assurément pas un de ces bars tape-à-l'œil pour touristes de Panurge. Non, un vrai bistrot de terroir, tout simple, qu'on devine à peine, en haut de la Grande-Rue, mais où règne chaque lundi midi la chaleureuse atmosphère de la convivialité. Autour d'un canon de rouge ou d'un « p'tit blanc », le marchand de bestiaux converse avec le scieur de bois, le maçon avec le paysan, le marchand de chaussures avec le retraité... Tout un petit monde qui a pris l'habitude d'être au rendez-vous de chez Nenesse, les jours de foire et marché.

« C'est ici que bat le cœur de Ligeuil », affirme le Nenesse en question, qui se prénomme en fait Roland. Nestor, c'était son père, une vraie vedette de la limonade ligolienne. Et comme on ne change pas un nom qui gagne ! Délicieux troquet que cette buvette-là, faite d'un bois qui vous réchauffe à peine entré. Pas la moindre trace de Formica. Le vieux comptoir mériterait même d'être classé monument historique ! Il n'y a guère que le billard français, dans l'arrière-salle, qui soit flambant neuf. « Ça m'a coûté trois briques, mais avouez qu'il est beau. Le maire m'a d'ail-

leurs félicité », se réjouit le plus populaire des bistrotiers de Ligeuil.

### Dans l'ère du supermarché

Si Nestor fils est visiblement satisfait de ses affaires du lundi, d'autres commerçants font au contraire grise mine ce jour-là, car le marché n'est plus ce qu'il était. « Avant, on travaillait jusqu'à deux heures. Maintenant, on boucle à midi. Les gens n'ont plus de pognon : il est au Crédit Agricole. Ou alors, ils vont à la Suma. Les grandes surfaces ouvrent de tous les côtés. On ne tiendra pas plus de quatre à cinq ans », se lamente Gabrielle Barillé derrière son étal de quatre saisons, l'un des cinq derniers du marché de la pittoresque place Gambetta. « C'est vrai que ça devient dur. Et ça ne va pas s'arranger », confirme Marchel Minot, l'un de ses concurrents, qui se plaît à faire connaître les crones des sables ligériens à ses clients, intrigués par ce légume méconnu : « Vous me goûtez ça, ma p'tite dame, avec un bon rôti. C'est meilleur que le salsifis ».

Pessimisme donc du côté des petits marchands. Ligeuil est en effet entré dans l'ère du supermarché. Un Disco de 550 m<sup>2</sup> doit même s'ouvrir prochainement. La rançon



*Il ne manque que la baguette !*



*« On n'est jamais plein chez Nestor, mais on est souvent au bord », affirme l'un des écriteaux accrochés aux murs du discret bistrot de la rue Aristide-Briant. « Défense d'uriner sur le trottoir », avertit un autre ! Gilberte et Roland Boisgard connaissent en effet les effets diurétiques de la Kronenbourg sur leurs clients du soir : essentiellement des jeunes du pays qui apprécient jusqu'à 1 h du matin la chaleur de cette salle rustique, dont le comptoir en bois mériterait d'être classé monument historique. « Des gamins parfois un peu agités, mais pas question de faire du bazar ! Il faut s'arrêter avant que ça commence », poursuit Nenesse. Un sacré personnage !*

du développement ! « On ne vient plus au chef-lieu pour y acheter des semences, mais pour y travailler, y étudier ou pour des raisons administratives. Nous ne sommes plus dans un bourg rural, mais dans une commune qui, tout en polarisant un milieu rural, a un caractère de semi-urbanité », explique Michel Guignaudé, le dynamisme maire d'une localité qui compte désormais quelque deux mille six cents âmes (contre deux mille il y a un siècle).

Professeur d'histoire-géographie au collège de la petite ville, ce radical de gauche particulièrement motivé par la défense de l'école publique est, de l'avis de bon nombre de ses administrés, un bon gestionnaire et un champion des relations publiques. Présent sur tous les fronts ! « Incontournable », reprocheront certains. Car le premier magistrat de la commune a tout d'un « cumulard » : conseiller général et, depuis mars dernier, conseiller régional, il est aussi président de l'association cantonale des maires, président du C.R.A.R. de l'Indre à la Creuse, président de la maison de retraite ligolienne et président du Sivom. Un syndicat intercommunal à vocations multiples qui cimente, autour d'un personnel restreint (trois employés et un bon ordonnateur), les treize communes de ce canton de sept mille habitants, ainsi que les localités voisines de Paulmy, Cussay et Betzle-Château. « L'union fait la force et évite les âneries. Cette politique concertée d'investissement et de fonctionnement pro-

fite à tout le monde. Plus question d'individualisme. L'alliance est préférable à tous les niveaux », expose Michel Guignaud, fort satisfait d'annoncer que le budget du Sivom (un peu plus du milliard de centimes) est plus important que celui de la Ville de Ligueil (moins du milliard).

Du ramassage scolaire à l'équipement sportif et de l'entretien des chemins ruraux à l'accueil des nomades, multiples sont en effet les vocations de ce syndicat particulièrement efficace. Une entente intercommunale dont témoigne encore un calendrier cantonal des fêtes : « Nous avons été les premiers à prendre cette initiative en Indre-et-Loire, il y a huit ans. Il n'existait avant aucune coordination d'un comité à l'autre. Trois bals et six concours de belote pouvaient avoir lieu le même soir dans un rayon de dix kilomètres. Chose impossible aujourd'hui », se félicite le « maître » de ce Sivom, véritable moteur d'un canton agricole où l'on recense encore plus d'un demi-millier d'exploitations.

Commune rurale il y a vingt ans, tous les conseillers municipaux étant alors agriculteurs, la vieille cité de la route d'Espagne a donc trouvé un nouveau souffle lors de cette époque-charnière que furent les années 70, au contraire d'autres chefs-lieux du Lochois désormais endormis. « L'état d'esprit a changé quand les commerçants et les artisans se sont installés au conseil », poursuit l'actuel meneur de cette municipalité où ne siègent plus que quatre paysans, dont un retraité, « ce qui est encore pas mal, compte-tenu du nombre d'habitants vivant de la terre : une centaine environ ».

Vingt-huit fermes sont dénombrées sur les 2 967 ha du territoire communal (contre trente-cinq il y a vingt ans). La relève a été bien assurée sur ces terres à blé considérées comme les plus fertiles du département, avec celles du Richelais. Le prix de l'hectare s'y maintient autour de 26 000 F, alors qu'il baisse partout ailleurs. Des terres qui furent même, lors de la sécheresse de l'été dernier, une véritable oasis avec une moyenne de cinquante à soixante quintaux de blé à l'hectare, alors que les autres zones céréalières de catégorie I n'ont pas dépassé les trente-cinq quintaux. On est d'ailleurs surpris de constater que ce périmètre béni des dieux correspond plus ou moins aux délimitations de la commune, car les autres bourgs du canton, à l'exception de Bournan, possèdent des sols plutôt médiocres. On comprend aisément que l'élevage ait considérablement régressé à Ligueil, où subsistent pourtant deux foires annuelles aux bestiaux, et que les prés situés en bordure de la rivière aient été converties en terres à blé.

## Les mamelles de Ligueil

En s'urbanisant, la petite cité natale du folkloriste Jacques-Marie Rougé s'est aussi industrialisée. Qu'on n'imagine pas pour



Agriculteur retraité, « ou plutôt crève-la-faim », Marcel Léger aime faire ses courses sur le marché de Ligueil. Ce souriant septuagénaire est l'un de ces vieux Tourangeaux persuadés qu'il n'est pas de bon petit déjeuner sans hareng saur aux petits oignons. Une tradition alimentaire en voie de disparition.



Les foires aux bestiaux connurent longtemps une affluence considérable à Ligueil. La place du Champ-de-Foire était recouverte de vaches, de veaux, de moutons et de porcelets, tandis qu'une partie de la place du Général-Leclerc était consacrée à la vente des chevaux. Ces chevaux devaient courir rue des Fossés-Saint-Martin, afin de démontrer leur vigueur. Peu nombreux sont désormais les exposants (de bovins et d'ovins seulement), mais l'Union commerciale se bat pour que subsistent ces deux rendez-vous annuels qui donnent à la petite ville un air de fête.

### LES COURS DU BETAIL Foire d'automne 1986

- Femelles charolaises de six mois à un an : 3 000 à 3 500 F ; de un an à dix-huit mois : 4 000 à 4 500 F.
- Génisses amouillantes F.F.P.N. : 5 500 à 6 000 F.
- Broutards mâles : suivant le poids, de 15 à 17 F le kilo.
- Taureaux : 8 000 à 10 000 F.

autant des usines s'alignant les unes à côté des autres. Ce que le maire appelle zone industrielle se limite en fait à de modestes bâtiments, sur la route de Preuilley. Une poignée de petites entreprises (serrurerie, emboutissage métallique, thermo-formage plastique, travaux publics) dont la plus célèbre est la fabrique de percussions contemporaines Bergerault, du nom de l'illustre homme-orchestre ligolien qui la fonda. Dirigée par son gendre, Gilbert Fergeau, depuis 1974, la maison emploie dix-huit personnes seulement, mais exporte aux quatre coins du globe. Vibraphones, xylophones, marimbas... les instruments de percussions mélodiques qu'on monte ici constellent le monde musical. Bon nombre d'harmonies municipales en sont équipées, mais aussi les plus grands orchestres symphoniques, tant à Hong-Kong qu'à San Francisco ou Venise. « Même Karajan est client, puisque nous sommes les meilleurs », estime ce patron de la race des « gagners », un homme de terrain plus que de réunions, qui s'en va lui-même démarcher à l'étranger. L'investissement en valises finit par payer : le chiffre d'affaires est assuré à 50 % par l'exportation. Mais ce ne sont pas les quelques dizaines

de postes qu'offre la zone industrielle qui retiennent beaucoup les Ligoliens au pays. Les gros employeurs se rencontrent au bas de la route de Tours. D'un côté, la maison de retraite. De l'autre, la coopérative Unicoop. Les deux mamellés de Ligueil !



Véritable institution que cette société laitière octogénaire, employant à Ligueil quatre vingt personnes et à laquelle adhèrent sept cents producteurs de lait de vache et deux cents de lait de chèvre, ces derniers étant toutefois trop peu nombreux pour subvenir aux besoins de l'entreprise, contrainte d'en importer d'Espagne. Collectant quelque soixante-cinq millions de litres

annuellement, Unicoop est une affaire qui tourne, même si « elle demeure relativement fragile suite à des erreurs stratégiques de 1970 à 1980 », à en croire son actuel directeur, Jacques Prevoteau, fier « des options prises ces dernières années ». Ainsi, la coopérative a-t-elle obtenu un joli succès en présentant au dernier salon de l'alimentation une séduisante gamme de « chèvre-cocktail » pour apéritifs. Un dynamisme commercial qu'encourage l'actuel programme de recherche de produits nouveaux, entrepris conjointement par les laiteries de Verneuil-sur-Indre et Ligueil, grâce à des subventions de la Région et de l'Etat.

Quinze à dix-huit mille fromages sont fabriqués chaque jour dans les imposants bâtiments ligoliens d'Unicoop, qui fabrique dans ses annexes de la Celle-Saint-Avant et Tournon-Saint-Martin d'autres produits laitiers, dont un excellent beurre, élaboré selon les techniques de fermentation des crèmes d'autrefois. Un grand cru d'une saveur exquise (vanté par Paul Bocuse !), que les gens du pays achètent directement à la boutique « maison », route de Sainte-Maure, où est aussi vendu l'autre fleuron local : le bleu de Ligueil.



*L'élevage a beaucoup régressé ces quinze dernières années à Ligueil, mais quelques fermes abritent encore de gros élevages, tel celui de Jacqueline et Jean-Pierre Joubert, au Puits-Besnard. Leurs trois boucs et quatre-vingt-quatre chèvres jouissent d'une heure et demie de balade quotidienne. Les fromages revendus à un affineur de Meusnes n'en sont que meilleurs !*

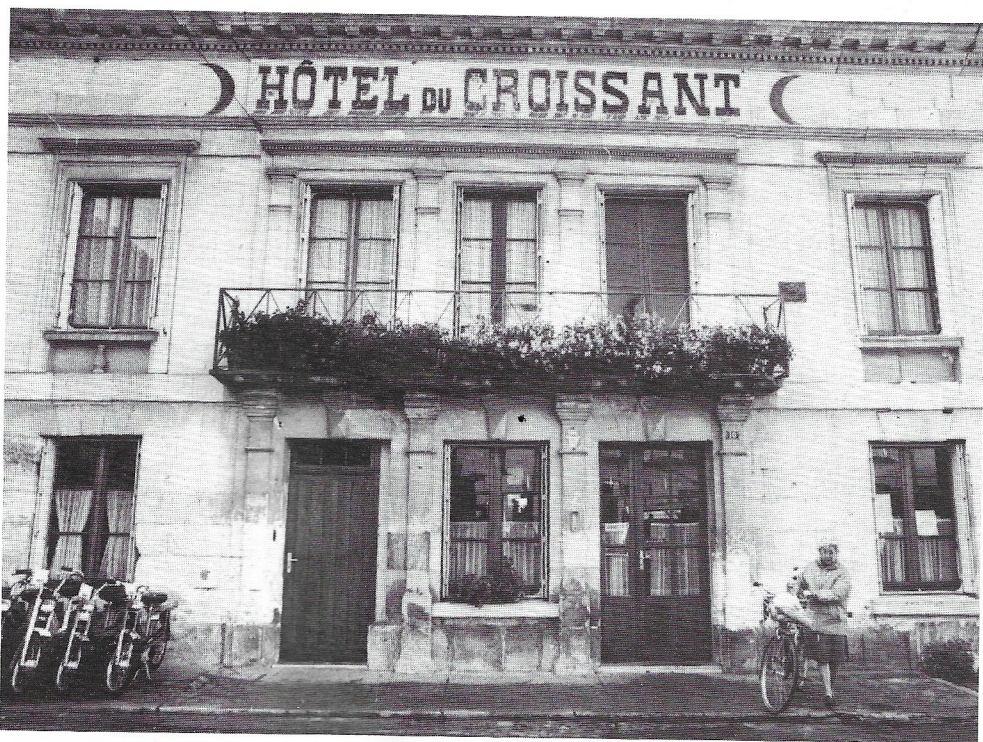


ligueil

du haut  
d'un clocher



*Yves Dubois, aide familial, vit avec sa mère au lieu-dit Goussard. Ils possèdent huit vaches laitières et trente-et-un hectares.*



*L'hôtel du Croissant, place Gambetta, est l'un des plus anciens des treize débits de boissons que compte aujourd'hui la commune. L'un des plus fréquentés aussi, le lundi matin surtout, à l'heure du marché alimentaire. Les places assises se font alors rares chez Denise, où un verre en cache souvent un autre.*



Un peu à l'écart de la route de Ligueil à Saint-Flovier, au milieu de bois giboyeux, se dresse l'ancestral manoir de Péagu, datant du XV<sup>e</sup> siècle et doté de fenêtres à meneaux. Cette belle demeure restaurée avec soin par Ladislas et Laurence de Diesbach, fut non seulement l'ancienne maison de repos des évêques de Tours, mais aussi une redoutable forteresse qui, au temps de la Guerre de Cent-Ans, tomba aux mains des Anglais. Elle figure sur la liste de celles qu'ils s'engagèrent, par le traité de Brétigny, à évacuer « avant la Chandeleur 1361 ».

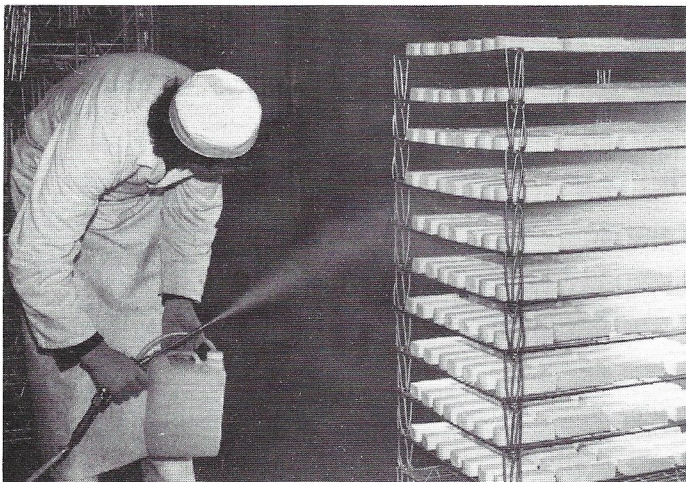


## Unicoop : la plus importante laiterie d'Indre-et-Loire

Créée en 1905, la coopérative laitière de Ligueil fut la première société à commercialiser, vers 1925, un camembert élaboré ailleurs qu'à Camembert. Lors du procès qui suivit cette audacieuse brèche dans le monopole normand, le tribunal de Loches donna raison aux Ligoliens, ce clément verdict faisant jurisprudence. Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, l'entreprise connaît un important essor. On y comptera jusqu'à deux cents salariés à l'aube des années 60. Date à laquelle seront rachetées plusieurs petites laiteries en difficulté, dont celle de Ferrière-Larçon. Cinq ans après s'être lancée, en 1962, dans la fabrication d'une poudre de lait pour le bétail, la coopérative ouvrira une seconde usine à la Celle-Saint-Avant, puis elle fusionnera, en 1972, avec une coopérative de Tournon-Saint-Martin, avec laquelle elle s'était déjà associée. Fusion d'où naîtra l'actuel nom de la coopérative, Unicoop. Quatorze ans plus tard, les regroupements continuent. Suite à l'échec du projet visant à unir les sociétés laitières de Ligueil, Reignac et Verneuil-sur-Indre, c'est avec Poitou-Lait que l'entreprise ligolienne se liera, le 1<sup>er</sup> janvier 1987.

Réunissant neuf cents producteurs de lait, équipés de tanks réfrigérants (la collecte étant effectuée tous les deux jours), Unicoop rayonne sur trois départements (Vienne, Indre et Indre-et-Loire), de Thilouze à Pleumartin et d'Azay-le-Ferron à Sainte-Maure. Riche de cent soixante salariés, elle gère l'unité de la Celle-Saint-Avant (où sont fabriqués beurre, crème, lait U.H.T. et aliment de bétail), l'atelier artisanal de Tournon-Saint-Martin (spécialisé dans l'élaboration du pouligny-saint-pierre, du valençay et du tournon-saint-pierre) et la maison-mère de Ligueil (où sont produits les autres fromages, sainte-maure et bleu notamment).

Avec un chiffre d'affaires de 200 millions de francs, Unicoop est la plus importante des sept dernières laiteries de Touraine (Villiers-au-Bouin, Reignac, Verneuil-sur-Indre et Saint-Louans pour les coopératives, Cloche d'Or à Pont-de-Ruan et Gaudais à Tours pour les sociétés privées). Quarante pour cent de ce chiffre d'affaires est assuré par le lait U.H.T., produit leader, devant le beurre, fromages (une vingtaine de références, en divers conditionnements), crème et aliments pour le bétail. Paris et sa région absorbent 40 % de ces produits, l'Indre-et-Loire 10 % et l'étranger 5 % (Belgique, Suisse et Allemagne fédérale étant intéressés surtout par le chèvre). La grande distribution commercialise les deux tiers de cette production qui contribue au renom gastronomique de la Touraine.



De la vaporisation de pénicillium sur le fromage au lait de mélange... à l'emballage du sainte-maure, la laiterie de Ligueil emploie au pays quelque quatre-vingts personnes du cru. Quinze à dix-huit mille pièces y sont fabriquées chaque jour.

# ligueil

## du haut d'un clocher

Un bleu persillé et crémeux qu'on retrouve inévitablement au menu de la maison de retraite toute proche, à deux pas du vieux lavoir restauré sur l'initiative de l'Association pour la sauvegarde et la protection du cadre de vie ligolien. Un hospice cantonal portant le nom du bienfaiteur grâce auquel il fut édifié, en 1869 : Balthazar Besnard. Derrière la solide et haute bâtisse d'origine, désaffectée récemment, cent soixante pensionnaires bénéficient d'installations modernes qui répondent « aux constants efforts d'humanisation » sur lesquels insiste le directeur de l'établissement, Jean-Claude Giron, qui se réjouit d'avoir inauguré un service de distribution de repas à domicile, dont profitent une douzaine de personnes âgées. Soixante-cinq personnes encadrent ces internes du troisième âge qui doivent acquitter 149,20 F par jour pour leur pension. Un prix se situant dans la zone médiane des tarifs pratiqués par les seize établissements de ce type existant en Indre-et-Loire.

Dans le domaine de l'action sociale, Ligueil s'enorgueillit aussi d'un centre d'aide par le travail accueillant une centaine d'handicapés et employant une quarantaine de personnes. Son directeur, Michel Giraudau, est « le plus coriace et le plus estimable des opposants locaux », estime Michel Guignaudau. « Nos noms se ressemblent tellement qu'on finit par nous confondre », poursuit le maire, qui l'eut pour adversaire aux dernières cantonales. Un opposant soutenu par le R.P.R. et l'U.D.F. à propos duquel nous regrettons qu'il n'ait pas jugé possible de schématiser en dix lignes les fondements de son opposition, lors de notre entretien téléphonique.

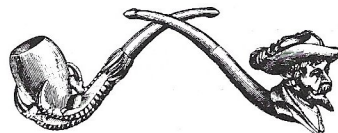
Si l'on ajoute à tous les emplois précédemment évoqués, ceux qu'offrent les services publics (des postes à la perception et de l'équipement à la mairie), les banques et quelque soixante-dix commerçants et artisans, on recense au total plus d'un demi-millier d'actifs gagnant leur pain au pays. Il n'y aurait guère que cent trente Ligoliens à travailler hors de la commune, aux champignonnières de Loches, chez Kubik ou Nardeux dans cette même ville, ou encore chez Cadoux et Michelin, aux portes de Tours. Cette dernière migration profitant d'ailleurs à l'entreprise Destruel, qui détient à Ligueil le monopole du transport par car.

### Vers le réaménagement du centre

Parallèlement à cette croissance de l'activité, l'urbanisme s'est bien évidemment développé dans la localité. Un essor anarchique freiné il y a seulement trois ans par l'adoption d'un plan d'occupation des sols. Noyau au Moyen Age (la place-forte étant entourée de douves), ville-rue au XVIII<sup>e</sup> siècle, Ligueil s'est étendu au sud ces quinze dernières années, à travers cinq lotissements qui représentent deux cent-quarante



La maison de retraite de Ligueil, joliment située au bord de l'Esves, compte cent soixante pensionnaires (dont cinquante-huit hommes), de 55 à 99 ans. La doyenne, Marie Philippe, fêtera son centenaire en janvier. « On est bien soignés. Il y a de la viande tous les jours, mais ils mettent trop de sel dans leurs tripes ; ça ne me convient pas », explique une autre résidente, Alice Porcher (à gauche). « Qu'on ne se plaigne pas. On a de l'air pur ! », souligne Maurice (à droite), qui fut cantonnier à Ligueil.



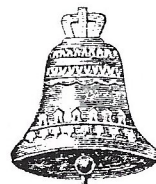
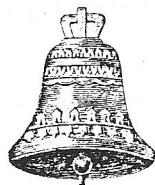
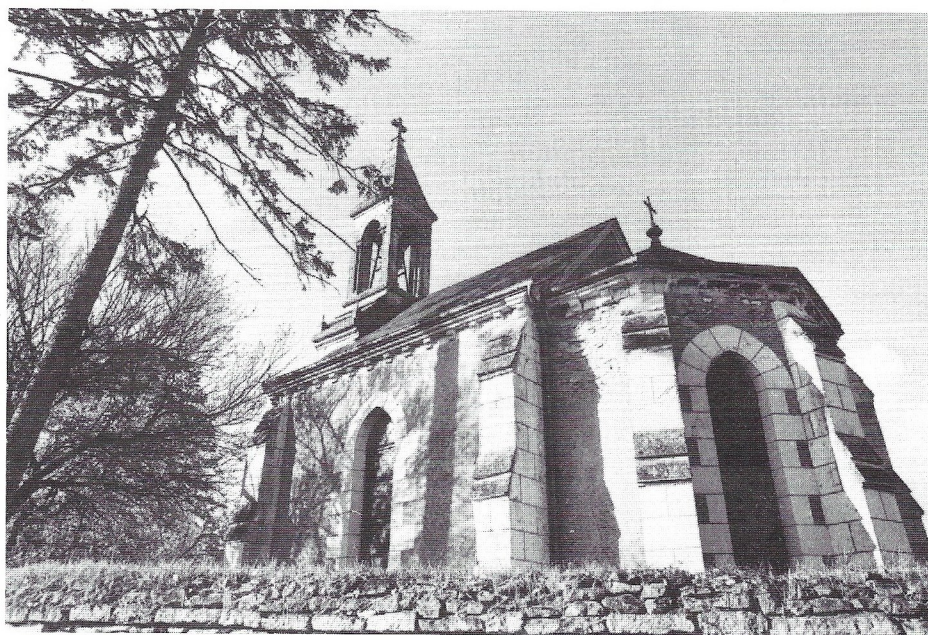
Désaffecté depuis mars dernier, le bâtiment initial de la maison de retraite fut édifié en 1869, suite à une donation de 400 000 francs-or. En léguant cette somme à la commune, J.-J. Balthazar Besnard avait souhaité qu'elle soit utilisée à la construction d'un hospice cantonal. Le bienfaiteur offrit encore 16 000 francs-or, dont les intérêts devaient servir à doter, le jour de la Chandeleur, une rosière choisie par le curé et le maire, parmi les jeunes filles pauvres et vertueuses, soumises à leurs parents.

ligueil

du haut  
d'un clocher



N'allez pas croire que Pauline Ronnay, qui fut longtemps employée de la laiterie de Ligueil, s'en va aux champs avec sa télévision. « C'est celle du voisin qui s'en est séparé devant chez moi », avertit la vieille dame du hameau de la Bonne Dame, qui préfère quant à elle cueillir de l'herbe pour ses lapins plutôt que de regarder la boîte à images : « C'est tout de même plus sain ».



Partant de la rue Reunière, une petite route mène à la chapelle Notre-Dame-des-Anges ayant appartenu à la collégiale Saint-Martin. Vendue sous la Révolution, elle fut reconstruite en 1871. Chaque année, au 15 août, s'y déroule une cérémonie. Non loin de ce charmant édifice qui se visite (demander la clé en face), se dresse le nom moins charmant château d'Epigny, une demeure du XVII<sup>e</sup> siècle régnant sur un hameau joliment perché au sommet d'un coteau.

habitations. Du béton qui n'a pas vraiment apporté un cachet à la commune. Aussi, la municipalité souhaite-t-elle désormais un urbanisme plus harmonieux « ne s'effectuant pas au détriment des paysages et des terres cultivables ».

Déjà lancée par la création de huit logements sociaux construits par l'office H.L.M., la réhabilitation de l'habitat ancien entre dans le programme de réaménagement du centre souhaité par le maire. « Il faut repenser l'espace, revivifier les vieux quartiers et densifier le cœur du bourg », ambitionne-t-il, en précisant que le lancement d'une opération programmée d'amélioration de l'habitat contribuera à ce renouveau. La « piétonnisation » de la rue Thomas (jadis très commerçante), reliant la place de l'Église à la place centrale, entre dans la lourde malle aux projets de Monsieur le conseiller régional, un peu déçu par le conservatisme de son équipe : « J'ai le sentiment de ne pas être assez suivi dans l'innovation. Mon conseil est encore trop timoré sur certains plans. Je dispose de crédits sous le coude que je n'ai pas encore demandés, mais je ne désespère jamais de convaincre ».

Foisonnant d'idées, Michel Guignaud finit même souvent par faire valoir la justesse de ses projets. Ainsi, la sauvegarde de la Chancellerie est aujourd'hui chose acquise. Ce logis du XV<sup>e</sup> siècle, l'un des deux seuls beaux vestiges du passé ligolien, sera restauré par la Ville qui en fera l'âme culturelle du chef-lieu. On y créera une bibliothèque et on y organisera des expositions. Cette vitrine touristique devrait aussi permettre de présenter les plus beaux des quinze mille objets découverts lors des fouilles archéologiques des Sables de Mareuil.

Des fouilles d'une extrême richesse (les plus vastes qui aient été ouvertes en Touraine sur un site préhistorique), dont chaque campagne apporte de nouveaux éléments pour la connaissance des plus anciennes civilisations d'agriculteurs de notre région, l'occupation la plus importante du site se situant au néolithique final, vers 2000 avant J.-C.

Ouvert en 1983, ce chantier fait l'objet d'une subvention de la municipalité, qui en a fait l'un des phares de son action culturelle. A l'affiche de ce budget, figurent aussi la constitution d'un fonds instrumental communal à l'intention des cours de l'école municipale de musique, la poursuite de l'aide financière accordée à la restauration de l'orgue de l'église et la reliure des registres de l'état civil ancien de la ville. Les bourses attribuées par la commune aux jeunes Ligoliens tentés par les échanges linguistiques montrent l'intérêt que l'actuelle municipalité porte à ses deux villes jumelles, Hungerford (Grande-Bretagne) et Cantalejo (Espagne). Les rencontres sont nombreuses et fructueuses, tant entre pompiers qu'entre collégiens ou mu-

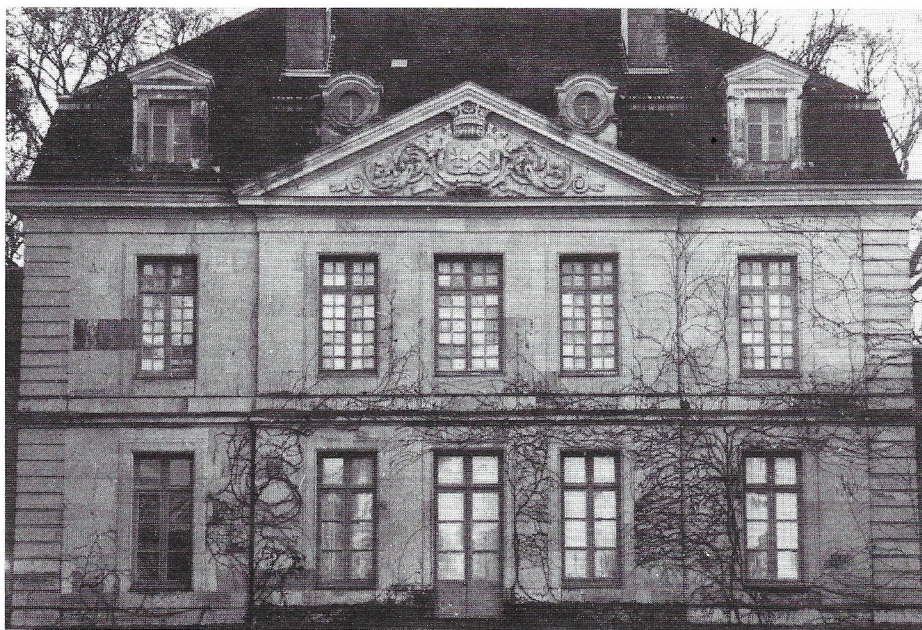


*Ligueil, bourg celtique, puisqu'il fut dédié au dieu celtique Lug, n'a pas conservé de nombreux vestiges de son passé. De son passé baronnial, subsistent toutefois deux superbes logis : une seigneurie et la chancellerie ci-dessus, qui sera bientôt restaurée par la Ville.*



### La bonne dame de Ligueil

*Aussi discrète qu'attachante, Simone Valen de Saint-Jean, bientôt octogénaire, vit paisiblement à Ligueil depuis une quinzaine d'années, dans une maison-musée dont la curieuse façade est digne de celles du littoral normand. C'est là, rue du 11 novembre, à deux pas de la place centrale, que la vieille dame a jeté sur le papier ses innombrables souvenirs : un manuscrit d'un bon millier de pages qui ne demande qu'à être édité. Dans ce cadre cossu qu'elle partage avec son mari (un négociant en morue ruiné par la crise de 29 et reconverti en comptable), Simone vit autour de ses propres tableaux, inspirés du style Vigée-Lebrun, et notamment de ce remarquable portrait de plein-pied de Lindbergh, qu'elle rencontra à la suite de sa fameuse traversée de l'Atlantique : « un jeune homme blond au visage très pur, avec un regard bleu d'enfant ». Une émotion d'un jour brillamment traduite par ces pinceaux qui auraient pu connaître la célébrité, si... « J'avais été sélectionnée pour exposer au Carnegie Hall de New York, il y a quarante ans, mais des problèmes de transport m'en ont empêchée », regrette-t-elle d'une voix teintée de gentillesse. Car cette dame-là est une femme de cœur, prêchant la paix et l'amour, sans pour autant être bigote. « L'argent altère le sentiment », déplore Simone, dont le père (qui créa le contreplaqué en 1909) était fortuné. « Ligueil est une charmante petite ville. L'air y est très bon et il y a beaucoup de mouvement. On s'y sent bien », se réjouit celle que tout Ligueil ne connaît guère qu'en tant que belle-mère du docteur Bernard, l'un des médecins de la maison médicale de la localité. Quel monument pourtant : pas de pierre mais de chair. Et dont le buste est juste assez grand pour contenir son cœur.*



Le château d'Epigny, l'un des rares castels du pays de Ligueil.

siciens. Ligueil figure même parmi les douze communes de France de son importance à avoir été distinguées par le Conseil des Communes d'Europe pour le travail accompli au niveau du rapprochement des nations et des peuples. Belle preuve de la vigueur de ces jumelages-là !

Autre « cocorico » pour les édiles du cru : leur ville est devenue l'une des plus sportives d'Indre-et-Loire, avec plus de trois cents licenciés, utilisant une infrastructure de premier ordre. « Cet effort pour le sport est à mettre au crédit de la municipalité actuelle, vu qu'en 1977, elle ne trouva qu'un petit terrain de football, un petit terrain de basket vétuste et un budget de 3 000 F », claironnent-ils dans un récent bulletin municipal.

On l'aura compris : Ligueil est une ville qui bouge, bien équipée, jouant pleinement son rôle de chef-lieu de canton et jouissant d'une bonne santé financière. A trois quarts d'heure de Tours, la petite cité s'est aussi trouvée une vocation touristique, celle d'une station verte, dotée d'un camping 2 étoiles (garni à 98 % l'été), d'un jardin public « entretenu de façon rustique » (le bois étant même fourni pour les barbecues), d'un étang de pêche très poissonneux et surtout d'une charmante rivière à truites, l'Esves, qui doit faire l'objet d'un programme de revalorisation visant à en faire un paradis des mordus de l'hameçon. « Nous n'avons pas de châteaux, mais de plaisants sentiers pédestres, pour des vacances campagnardes, comme en 36. Nous possédons même, au Bois-Godeau, des buttes calcaires dont les pelouses bénéficient, du fait d'un micro-climat, d'une végétation originale et riche, notamment d'orchidées dont la liste caractérise un biotope intéressant sur le plan départemental », s'enthousiasme encore le premier

magistrat de la commune, passionnément motivé par l'essor tout-terrain de sa petite ville.

Un bourg à propos duquel A. Monteil écrivait, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, dans ses « Promenades pittoresques en Touraine » qu'il « est formé d'une longue suite de maisons dont les couvertures, les unes d'ardoise, les autres d'une brique très rouge, forment, au milieu du vert des saules et des fleurs des prunelaises, un cordon également nouveau et agréable à l'œil ». Et l'écrivain ajoutait : « Je demandai au maire s'il n'y avait rien de remarquable dans la commune. Rien, me répondit-il. Je l'en crus et je passai ». Mieux vaut taire le nom de ce maire-là !

## La Révolution à Ligueil

Ligueil est l'une des rares petites villes de France à avoir conservé dans ses archives le cahier de doléances rédigé à l'intention de la réunion des Etats généraux. Cahier datant du 5 mars 1789. Ecrit en termes modérés, il dresse un constat déplorable quant au mode de vie d'une majorité de Ligolliens. On y lit qu'« à l'exception des deux métairies, les biens fonds de cette paroisse sont presque tous possédés par des étrangers, particulièrement par des ecclésiastiques et des nobles ».

Il n'existe ni manufactures ni travaux publics à Ligueil. Les pauvres y sont en très grand nombre et sur environ quatre cents personnes, il y en a une centaine dont il faut soulager la misère. Il est bon de savoir que l'année 1785 avait été une année de grande sécheresse dans toute la France, aucune goutte d'eau n'étant tombée durant plusieurs mois. Le curé Hospice Clou prit la tête des mécontents, ces derniers voulant instaurer à Ligueil un nouvel ordre. Une milice fut constituée forte de quatre compagnies, dont le curé Clou était le capitaine. « En 1790, le 4 février, les citoyens actifs s'assemblèrent dans l'église pour élire une municipalité. Les citoyens actifs sont ceux qui paient l'impôt de la taille. Le 11 février, la corporation des maîtres-bouchers présenta, selon la tradition, le bœuf gras à la halle, débutant ainsi les réjouissances du Mardi-Gras dans l'atmosphère créée par les événements. »

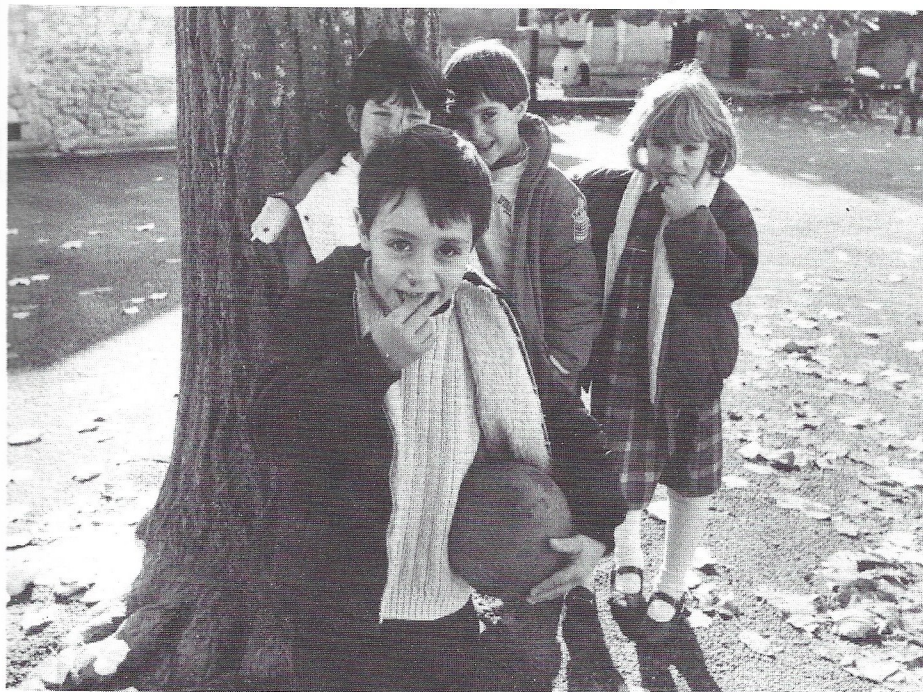
En 1791, le pouvoir révolutionnaire s'empara de « l'Aumône », maison hospitalière dotée de quatorze arpents de terre et dix arpents de pré, longeant l'allée qui conduisait au « Moulin de ville ». Malgré cela, « la Révolution, à Ligueil se passa bien ». Le curé Clou réussit en effet à éviter les servitudes imposées aux prêtres de l'église catholique.



Les « Laurel et Hardy » du lundi. L'un fut domestique de ferme, l'autre est scieur de bois.

# ligueil

# du haut d'un clocher



*Un Ligolien sur trois a moins de vingt ans ! Quelques mille enfants y sont scolarisés, dont ces enfants de l'école maternelle de la rue Gambetta. Le collège Maurice-Genevoix compte à lui seul trois cent soixante-dix élèves. Des établissements privés d'enseignement primaire et secondaire existent aussi dans la localité. De vives polémiques liées à la participation communale aux dépenses de fonctionnement de l'école Sainte-Marie ont suscité en 1985 de nombreuses discussions au sein de la population. Querelle aujourd'hui apaisée.*



*L'homme-orchestre de Ligueil, Albert Bergerault, qui joue seul d'une quinzaine d'instruments, chacun d'eux étant commandé par le clavier à boutons de son accordéon. Un étonnant personnage auquel nous consacrerons plusieurs pages dans un prochain numéro.*



*Situé dans un cadre bucolique où serpente l'Esves, l'étang des Chétauderies est réservé à la pêche (de goujons et gardons). L'association Sauvage-garde du cadre de vie ligolien entend faire de cette zone verte un lieu protégé, refuge des oiseaux, papillons et libellules. La commune s'enorgueillit aussi de buttes calcaires où poussent des orchidées, naissant sur des pelouses calcicoles qui jouissent d'un micro-climat apparenté méditerranéen.*

ligueil

du haut  
d'un clocher



L'église de Ligueil, dédiée à Saint-Martin, fut bâtie au XI<sup>e</sup> siècle, restaurée et modifiée au XV<sup>e</sup>. Outre ses voûtes du chœur datant du XVIII<sup>e</sup>, remarquables par le curieux équilibre de ses colonnes et la hardiesse de ses ogives, on y admire aussi un rétable en bois sculpté du maître autel du XVII<sup>e</sup>, provenant d'une église du Vieux Tours détruite en 1792. On peut encore y voir une inscription rappelant la visite de saint Louis à Ligueil, le 4 octobre 1259. En retrait de l'axe naturel de cheminement, la place de l'Eglise ne connaît plus l'animation d'antan, bien que plusieurs commerces y subsistent, dont cette graineterie.

